

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DES JEUNES GENS.

ART D'ÉCRIRE.

TOME III.

COURS D'ÉTUDE
POUR L'INSTRUCTION
DES JEUNES GENS,

ET QUI A SERVI A L'ÉDUCATION
DU PRINCE DE PARME.

PAR CONDILLAC.

A R T D' É C R I R E.

TOME TROISIÈME.

A P A R I S,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire.

~~~~~  
AN IX. — 1801.



# COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DES JEUNES GENS.



TRAITÉ

DE L'ART D'ÉCRIRE.

---

**D**EUX choses font toute la beauté du style : la netteté et le caractère. La première demande qu'on choisisse toujours les termes qui rendent exactement les idées ; qu'on dégage le discours de toute superfluité ; que le rapport des mots ne soit jamais équivoque ; et que toutes les phrases construites les unes pour les autres , marquent sensiblement la liaison et la gradation des pensées.

Vous savez que le caractère d'un homme dépend des différentes qualités qui le modifient. C'est par-là qu'il est triste ou gai , vif ou lent , doux ou

colère, etc. Or, les différens sujets que traite un écrivain sont également susceptibles de différens caractères, parce qu'ils sont susceptibles de différentes modifications. Mais ce n'est pas assez de leur donner le caractère qui leur est propre, il faut encore le modifier suivant les sentimens que nous devons éprouver en écrivant. Vous ne parlerez pas avec le même intérêt de la gloire et du jeu; car vous n'avez pas et vous ne devez pas avoir une passion égale pour ces deux choses: vous n'en parlerez pas non plus avec la même indifférence. Réfléchissez donc sur vous-même: comparez le langage que vous tenez lorsque vous parlez des choses qui vous touchent, avec celui que vous tenez lorsque vous parlez des choses qui ne vous touchent pas; et vous remarquerez comment votre discours se modifie naturellement de tous les sentimens qui se passent en vous. Quand vous prenez vos leçons en pénitence, vous êtes triste, je suis sérieux, et les leçons sont aussi tristes que vous, et aussi sérieuses

que moi. N'êtes-vous plus en pénitence : ces mêmes leçons deviennent un jeu ; elles nous amusent l'un et l'autre, et nous trouvons du plaisir jusques dans les choses qui paroîtroient faites pour nous ennuyer.

Le caractère du style doit donc se former de deux choses : des qualités du sujet qu'on traite, et des sentimens dont un écrivain doit être affecté.

Chaque pensée, considérée en elle-même, peut avoir autant de caractères qu'elle est susceptible de modifications différentes : il n'en est pas de même lorsqu'on la considère comme faisant partie d'un discours. C'est à ce qui précède, à ce qui suit, à l'objet qu'on a en vue, à l'intérêt qu'on y prend, et en général aux circonstances où l'on parle, à indiquer les modifications auxquelles elle doit la préférence ; c'est au choix des termes, à celui des tours, et même à l'arrangement des mots, à exprimer ces modifications : car il n'est rien qui n'y puisse contribuer. Voilà pourquoi, dans un cas donné, quel qu'il soit, il y a toujours

une expression qui est la meilleure ,  
et qu'il faut saisir.

Nous avons donc deux choses à considérer dans le discours : la netteté et le caractère. Nous allons rechercher ce qui est nécessaire à l'une et à l'autre.

---

## LIVRE PREMIER.

### DES CONSTRUCTIONS.

LA netteté du discours dépend surtout des constructions , c'est-à-dire , de l'arrangement des mots. Mais comment connoîtons-nous l'ordre que nous devons donner aux mots , si nous ne connoissons pas celui que les idées suivent , quand elles s'offrent à l'esprit ? Découvrons-nous comment nous devons écrire , si nous ignorons comment nous concevons ? Cette recherche vous paroîtra d'abord difficile ; cependant elle se réduit à quelque chose de bien simple. En effet , lorsque nous concevons , nous ne faisons

et ne pouvons faire que des jugemens ;  
etsi nous observons notre esprit , lors-  
qu'il en fait un , nous saurons ce qui  
lui arrive lorsqu'il en fait plusieurs.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*De l'ordre des idées dans l'esprit ,  
quand on porte des jugemens.*

A L'OCCASION des Grecs , je puis  
penser aux fables qu'ils ont imaginées ;  
comme à l'occasion des fables , je puis  
penser aux Grecs. L'ordre dans lequel  
ces idées naissent en moi n'a donc  
rien de fixe.

Mais lorsque je dis , *les Grecs ont  
imaginé des fables* , ces idées ne  
suivent plus aucun ordre de succes-  
sion : elles me sont toutes également  
présentes au moment que je prononce  
*les Grecs*. Voilà ce qu'on appelle *ju-  
ger* : un jugement n'est donc que le  
rapport aperçu entre des idées qui  
s'offrent en même temps à l'esprit.

Quand un jugement renferme un

plus grand nombre d'idées, nous n'en découvrons les rapports que parce que nous les saisissons encore toutes ensemble. Car, pour juger, il faut comparer, et on ne compare pas les choses qu'on n'aperçoit pas en même-temps. Lorsque je dis, *les Grecs ignorans ont imaginé des fables grossières*, non-seulement j'aperçois le rapport des Grecs aux fables imaginées; mais j'aperçois encore, au même instant, le caractère d'ignorance que je donne aux Grecs, et celui de grossièreté que je donne aux fables. Si toutes ces choses ne s'offroient pas à-la-fois à mon esprit, je les modifierois au hasard : il pourroit m'arriver de dire, *les Grecs éclairés ont imaginé des fables raisonnables*; et je ne saurois pourquoi je préférerois une épithète à une autre. Il est vrai que je puis d'abord avoir dit seulement, *les Grecs ont imaginé des fables*, et avoir ensuite ajouté les caractères d'ignorance et de grossièreté. Par là je n'aurai achevé ce jugement qu'en deux reprises; mais enfin je ne puis m'assurer

qu'il est exact dans toutes ses parties, que parce que je l'embrasse dans toute son étendue.

Je dis plus : c'est que si votre esprit sent que deux jugemens ont quelque rapport l'un avec l'autre, il faut nécessairement qu'il les saisisse tous les deux à-la-fois. « Les Grecs étoient trop ignorans pour ne pas imaginer des fables grossières, et ils avoient trop d'esprit pour ne pas les imaginer agréables. » Vous ne saisissez l'opposition qui est entre ces idées, que parce que vous apercevez les deux jugemens ensemble. Cette vérité vous sera encore plus sensible, si vous réfléchissez sur vous-même lorsque vous faites un raisonnement.

Allons encore plus loin : considérons une de ces suites de jugemens et de raisonnemens dont nous avons formé des systèmes : vous le pouvez, car vous savez ce que tout le monde sait à votre âge ; comment toutes les opérations de l'entendement forment un système ; comment celles de la volonté en forment un autre, et com-

ment les deux se réunissent en un seul.

C'est peu-à-peu que nous avons achevé ce système. Nous avons un jugement, et puis un autre encore. Il nous est arrivé ce qui arrive à un architecte qui fait un bâtiment. Il met avec ordre des pierres sur des pierres : le bâtiment s'élève peu-à-peu, et lorsqu'il est fini, on le saisit d'un coup-d'œil. En effet, vous apercevez dans le mot *entendement* une certaine suite d'opérations ; vous en apercevez une autre dans celui de *volonté* ; et le seul mot *pensée* présente à votre vue tout le système des facultés de votre ame.

Il étoit très-important de vous accoutumer de bonne heure à bien saisir un système : mais ce n'est pas assez, il faut encore réfléchir sur les moyens qui vous ont rendu capable de le sentir ; car il faut que vous sachiez comment vous en pourrez former d'autres.

Vous voyez par l'art avec lequel nous nous sommes conduits, qu'un seul mot suffit pour vous retracer un grand nombre d'idées. Voulez-vous  
savoir

savoir comment cela se fait, vous n'avez qu'à réfléchir sur vous-même, et vous rappeler l'ordre que nous avons suivi.

Vous remarquerez donc une suite d'idées principales que nous avons successivement développées, et qui, partant d'un même principe, se réunissent et forment un seul tout. Vous remarquerez que vous avez fait une étude de la subordination qui est entr'elles; que vous avez observé comment elles naissent les unes des autres, et que vous avez contracté l'habitude de les parcourir rapidement. A mesure que vous avez contracté cette habitude, votre esprit s'est étendu, et il vous est enfin arrivé de saisir l'ensemble qui résulte d'un grand nombre d'idées.

Cette conduite vous ayant réussi une fois, devoit vous réussir toujours. Nous l'avons tenue dans les autres systèmes que vous vous êtes faits; et vous en savez déjà assez pour sentir que c'est le seul moyen d'acquérir de vraies connoissances. En effet, il n'y

a de la lumière dans l'esprit , qu'autant que les idées s'en prêtent mutuellement. Cette lumière n'est sensible, que parce que les rapports qui sont entr'elles nous frappent la vue ; et si , pour connoître la vérité d'un jugement, il faut saisir à-la-fois tous les rapports , il est encore plus nécessaire de n'en laisser échapper aucun , lorsqu'on veut s'assurer de la vérité d'une longue suite de jugemens. Il faut un plus grand jour pour apercevoir les objets qui sont répandus dans une campagne , que pour apercevoir les meubles qui sont dans votre chambre.

Mais le premier coup-d'œil ne suffit pas pour démêler tout ce qui se montre à nous dans un espace fort étendu. Vous êtes obligé d'aller d'un objet à un autre , de les observer chacun en particulier ; et ce n'est qu'après les avoir parcourus avec ordre , que vous êtes capable de distinguer plus de choses à-la-fois. Or , vous suppléez à la foiblesse de votre esprit avec le même artifice que vous employez

pour suppléer à la foiblesse de votre vue , et vous n'êtes capable d'embrasser un grand nombre d'idées , qu'après que vous les avez considérées chacune à part.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'un esprit faux : il est à propos de vous l'apprendre ; car vous en rencontrerez dans le monde.

Un esprit faux est un esprit très-borné : c'est un esprit qui n'a pas contracté l'habitude d'embrasser un grand nombre d'idées. Vous voyez par là qu'il doit souvent en laisser échapper les rapports. Il ne lui sera donc pas possible de s'assurer de la vérité de tous ses jugemens. S'il a l'ambition de faire un système , il tombera dans l'erreur , il accumulera contradictions sur contradictions , absurdités sur absurdités. Je vous en donnerai quelque jour des exemples , et vous sentirez combien il est important d'étendre votre esprit , si vous ne voulez pas qu'il soit faux.

Mais , me direz-vous , j'aurai beau

l'étendre , il sera toujours borné , et par conséquent toujours faux.

L'esprit n'est pas faux, précisément parce qu'il est borné, mais parce qu'il est si borné qu'il n'est pas capable d'étendre sa vue sur beaucoup d'idées ; il ne se doute pas même de tous les rapports qu'il faut saisir avant de porter un jugement ; il juge à la hâte , au hasard , et il se trompe.

Celui qui , au contraire , s'est accoutumé de bonne heure à se porter sur une suite d'idées , sent combien il est nécessaire de tout comparer pour juger de tout. Lors donc qu'il n'est pas assez étendu pour embrasser un système , il suspend ses jugemens ; il observe avec ordre toutes les parties , et il ne juge que lorsqu'il est assuré que rien ne lui échappe. Le caractère de l'esprit juste , c'est d'éviter l'erreur , en évitant de porter des jugemens : il sait quand il faut juger ; l'esprit faux l'ignore et juge toujours.

Quoique plusieurs idées se présentent en même-temps à vous lorsque vous jugez , que vous raisonnez , et